Production narrative et identité religieuse dans le bouddhisme

Johannes Bronkhorst
Professeur honoraire de sanskrit à l'Université de Lausanne

Résumé : Cet article a comme cible les pratiques d'automutilation et d'auto-immolation dans le bouddhisme, et leur lien avec le thème de sacrifice de soi dans certains genres de sa littérature. Il se penche ensuite sur le lien postulé par certains entre ces pratiques et le sacrifice védique, et conclut qu'un tel lien n'existe pas. Pour conclure, il souligne que des influences historiques ne constituent pas la seule manière pour comprendre certaines pratiques religieuses. Il y a également de la place pour une autre approche dans l'étude de religions : la considération que l'être humain possède des traits qui peuvent se manifester dans des circonstances autrement très différentes.

Mots-clés : bouddhisme, récits de vies antérieures, automutilation, sacrifice, nature humaine.

La littérature de l'Inde classique ne connaît que peu de récits autobiographiques. Cette absence d'éléments personnels a attiré l'attention de spécialistes. Nous laisserons cette question de côté car, pour notre propos, il suffit de constater qu'on chercherait en vain dans la littérature classique de l'Inde des témoignages d'expériences personnelles d'individus identifiables.

Cela n'empêche pas qu'une partie de la littérature narrative de l'Inde classique concerne des transformations religieuses attribuées à des personnes spécifiques. Nous étudierons un cas

qui, comme nous le verrons, a des ramifications en dehors de l'Inde, et des implications théoriques.

Le bouddhisme possède, pour commencer, des récits de la vie du Bouddha. Cette vie se résume en une quête de l'éveil. Le but souhaité est atteint au bout de grands efforts, y compris quelques culs de sac. Ceux qui pratiquent le chemin du Bouddha – et tout particulièrement les moines et les nonnes – l'imitent, suivant l'exemple fourni par les récits traditionnels, tout en évitant les méthodes qui, toujours selon ces récits, n'aboutissent pas.

Pourtant, peu de bouddhistes ont l'ambition de devenir un Bouddha dans cette vie. Cela vaut pour ceux qui choisissent la vie monastique et encore davantage pour les laïques, pour qui une telle ambition est bien au-delà de l'atteignable. C'est dans ce contexte qu'il faut comprendre le grand intérêt dans le bouddhisme pour les vies antérieures du Bouddha. Dans ces vies antérieures le Bouddha n'était pas encore un Bouddha ; il était plutôt un bodhisattva, quelqu'un sur le long chemin passant par d'innombrables renaissances et menant seulement après une période d'une durée extrêmement longue au but, à savoir l'état d'être un Bouddha. Durant ces existences précédentes le Bouddha menait des vies plus ou moins normales, tout en développant les qualités requises pour atteindre cet état suprême. Ces existences précédentes, bien plus que la dernière, pouvaient servir d'exemples pour les bouddhistes qui ne se jugeaient pas encore prêts pour l'étape finale, mais qui étaient pourtant déterminés à faire ce qu'ils pouvaient pour atteindre ce but dans une vie future.

Les récits des vies antérieures du Bouddha ont exercé une influence importante sur les bouddhistes de toutes sortes, plus importante que les récits de sa vie finale, celle dans laquelle il atteint le *nirvāṇa*. Le but de devenir un Bouddha dans une vie future, même éloignée, gagne ainsi énormément de terrain. Beaucoup de bouddhistes, moines et nonnes autant que laïques, hommes et femmes, prennent le vœu de poursuivre ce but durant autant de vies futures que nécessaires. Cette tendance n'est pas limitée à un seul courant du bouddhisme, mais

est centrale dans ce qu'on appelle le Mahāyāna, le « grand véhicule », ou Bodhisattvayāna, « le véhicule des bodhisattva / futurs Bouddhas ».

Quelles sont les qualités qu'un aspirant-Bouddha doit développer et cultiver ? Il y en a toute une série, mais l'une d'elles est particulièrement importante : le perfectionnement du don. Pas mal de récits portant sur les vies antérieures du Bouddha, appelés *Jātaka*, le décrivent comme donnant à autrui telle ou telle possession, parfois une partie de son propre corps ou sa vie même. Dans l'un de ces récits, le *Vessantara-Jātaka*, le roi Vessantara fait le don de son royaume et de toutes ses possessions, y compris ses enfants et son épouse. Dans un autre, le *Vyāghri-Jātaka*, le bodhisattva offre son propre corps pour nourrir une tigresse affamée. Sous forme du roi Sibi, il offre sa chair à un aigle pour sauver un oiseau innocent. D'autres exemples du même genre existent en grand nombre.

On pourrait penser que ce type de récits ne fait qu'illustrer un thème littéraire qui encourage la générosité. En fait, il fait plus que cela. Ces exemples de dons qui semblent excessifs se sont intégrés dans l'identité religieuse de beaucoup de bouddhistes. Déjà le pèlerin chinois Yijing, qui passe des années en Inde vers la fin du VII^{e} siècle de notre ère, rapporte qu'il y avait des bouddhistes en Inde qui se brûlaient le corps par ferveur religieuse. Le phénomène prend des formes plus amples en Chine où, à partir du IV^{e} siècle déjà, l'automutilation de dévots accompagne fréquemment le culte de reliques. En Corée j'ai moi-même rencontré des moines bouddhistes qui m'ont montré les cicatrices des blessures qu'ils s'étaient infligés eux-mêmes pour des raisons religieuses. Et les images d'auto-immolation de la part de moines bouddhiques au Vietnam et au Tibet, cette fois pour des raisons plutôt politiques, sont bien connues dans le monde moderne.

Voilà donc un parallèle entre une production narrative et le développement d'une identité religieuse. La littérature narrative présente et maintient des modèles que beaucoup de bouddhistes ont ensuite adoptés dans leur vie. Ces modèles, comme nous l'avons vu, trouvent expression dans des mouvements gé-

néraux au sein du bouddhisme, comme le Mahāyāna, mais aussi dans des comportements plutôt extrêmes, comme l'habitude d'automutilation, voire auto-immolation, qui est assez répandue dans le bouddhisme.

Pourtant, nos sources anciennes nous permettent de conclure que ce type de comportement ne faisait pas partie du message prêché par le Bouddha historique, et on s'est interrogé sur l'origine de cet élément étranger dans ce courant religieux. On a attiré l'attention sur le fait que l'Inde ancienne connaît une tradition sacrificielle importante. Cette tradition n'appartient pas au bouddhisme, mais plutôt au brahmanisme. Mais le brahmanisme et le bouddhisme étaient en interaction fréquente, partageaient quasiment le même terrain en Inde, et avaient donc beaucoup de possibilités de s'influencer mutuellement. À cela s'ajoute que des analyses ont montré que dans la plupart des sacrifices védiques le sacrificateur et la victime du sacrifice sont identifiés l'un à l'autre. Autrement dit, le sacrificateur se sacrifie, même si dans la plupart des cas il est représenté par un remplaçant, la victime sacrificielle, dans la pratique soit un animal domestique ou un produit végétal. Et dans certains cas exceptionnels, le sacrificateur se tue effectivement dans le sacrifice.

Vu ainsi, le sacrifice védique et l'automutilation pratiquée dans le bouddhisme partagent un trait structurel, même si les deux diffèrent considérablement dans la façon d'exécution. La question se pose donc : le bouddhisme a-t-il emprunté ce trait au brahmanisme ? J'ai déjà dit que c'est une hypothèse qui attire certains chercheurs.

L'hypothèse se voit pourtant confrontée à quelques difficultés. Il est vrai que le bouddhisme et le brahmanisme se connaissaient bien en Inde, et que l'influence du brahmanisme sur le bouddhisme y est bien attestée (Bronkhorst, 2011). Mais cette rencontre entre les deux religions prenait le plus souvent la forme d'une confrontation. Le bouddhisme critiquait, entre autres, le sacrifice védique, dont il ne reconnaissait pas la validité.

L'hypothèse d'un emprunt prend ainsi la forme suivante : le bouddhisme aurait emprunté à un mouvement rival qu'il ne cessait de critiquer, un trait (à savoir, la pratique d'automutilation et auto-immolation). Ce trait faisait partie de la tradition védique, bien entendu, mais était pratiqué là-bas quasiment exclusivement sous forme symbolique : aucun sacrificateur ne subissait normalement des blessures, pour ne pas parler de perdre sa vie. Selon cette hypothèse, le bouddhisme aurait emprunté ce trait et l'aurait intensifié jusqu'au point où la personne concernée se blesse ou se suicide par auto-immolation. Autrement dit, le bouddhisme ne se serait pas limité à imiter un trait du sacrifice védique, il l'aurait augmenté et intensifié jusqu'à aboutir à des blessures corporelles, voire la mort.

Formulée ainsi, l'hypothèse perd cependant de son attrait. Le coup de grâce vient du fait que ces pratiques d'automutilation, voire pire, ne se limitaient pas aux régions que le bouddhisme partageait avec le brahmanisme. En fait, ces pratiques semblent se présenter le plus fréquemment dans des pays que le brahmanisme n'a jamais atteints, comme la Chine et le Corée.

Comment expliquer alors ce développement au sein du bouddhisme en direction de l'automutilation ? On sait que l'historien cherche, si possible, des continuités historiques ou des influences identifiables. Cette méthode se heurte à de gros problèmes dans le cas présent. La question se pose alors si d'autres types d'explication sont possible, ou si l'on est obligé d'accepter que le parallélisme entre les phénomènes concernés est simplement dû au hasard. Accepter le hasard signifie : renoncer à tout espoir de compréhension.

Personnellement je reste optimiste, et je crois qu'un tout autre type d'explication est possible et nécessaire dans notre cas. En fait, les phénomènes que nous considérons ont des parallèles également ailleurs dans le monde, dans des régions où il n'est pas question d'influences possibles. Le sacrifice védique a des parallèles dans d'autres continents, sans lien avec l'Inde. Mais aussi l'inclinaison à se nuire, pas forcément dans un contexte strictement sacrificiel, existe ailleurs. Il suffit de se rappeler les martyrs chrétiens dans le monde antique pour voir que le désir

de se nuire, voire de se détruire, n'était pas un trait exclusif de l'Asie. Tous ces parallèles soutiennent une toute autre hypothèse que celle de l'influence historique. Ces comportements font, selon moi, partie de ce qu'on pourrait appeler la nature humaine. En tant qu'êtres humains, nous sommes constitués de manière à ce que, dans des circonstances appropriées, nous soyons enclins à nous nuire, voire nous autodétruire. Nous touchons ici à une question qui est plutôt d'ordre psychologique, une question que nous ne pouvons explorer davantage dans cette présentation. L'important en ce qui concerne cette présentation est la constatation que les phénomènes que nous étudions en tant que historiens des religions exigent parfois une approche différente de celle que nous avons dans notre boîte à outils habituelle : parfois nous sommes obligés de nous demander quels sont les traits qui amènent *homo sapiens sapiens* à manifester des comportements insolites tels les comportements religieux, y compris des pratiques qui nuisent à sa personne et menacent sa survie et sa reproduction par procréation.

Bibliographie

Bronkhorst, Johannes (2011). *Buddhism in the Shadow of Brahmanism*. Leiden / Boston : Brill. (Handbook of Oriental Studies 2/24).

Bronkhorst, Johannes (2012). « Buddhism and sacrifice. » *Asiatische Studien / Études Asiatiques*, *66* (1), 7-17.

Ohnuma, Reiko (2007). *Head, Eyes, Flesh, and Blood. Giving Away the Body in Indian Buddhist Literature*. New York : Columbia University Press.

Parlier, Édith (1991). La légende du roi des Śibi : du sacrifice brahmanique au don du corps bouddhique. *Bulletin d'études indiennes*, *9*, 133-160.